

PIERRE SAUREL

Diane, fille de vie



BeQ

Pierre Saurel

Diane la belle aventurière # 013

Diane, fille de vie

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 462 : version 1.0

Diane, fille de vie

Collection *Diane la belle aventurière*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

Note : Nous avons l'habitude d'appeler les endroits par leur propre nom, mais dans ce roman, à cause des circonstances spéciales, nous devons donner le nom fictif de Carville, à l'endroit où se déroulent les événements qui vont suivre.

I

Un beau projet en perspective. En effet, on offrait à la belle Diane, un voyage en Afrique.

Mais l'oncle Ovide qui organisait ce voyage, imposait certaines conditions. Il n'avait pas le sou.

Cet oncle de Diane, qui lui était tombé du ciel, semblait être un homme paresseux et habitué à vivre aux crochets des autres.

– Nous sommes deux hommes pour ce voyage et nous avons besoin d'une femme. Vu que tu

adores les aventures, Diane, j'avais pensé à toi.

Et elle n'avait vu que le beau côté de la médaille. Partir pour l'étranger, c'était un rêve qu'elle caressait depuis longtemps.

– Tu pourrais continuer à faire des reportages pour le journal, Diane.

– J'adorerais ça, mon oncle.

– Seulement, il y a la question d'argent. Il faut en fournir chacun notre part et présentement je ne suis pas bien bien en finances.

– Je pourrais faire ma part, mon oncle mais...

– Pas nécessaire ma petite. Tu oublies ton patron.

– Mon patron ?

– Mais oui, le patron de ton journal. Tu vas faire des reportage. Ça va intéresser les lecteurs, ça va augmenter son tirage. Il va faire de l'argent avec nous. Il devrait payer une somme pour nous aider à faire le voyage. Dis-moi de combien pourrais-tu disposer ?

– Je pourrais peut-être mettre mille dollars.

– Ça aurait du sens. Mille dollars, oui, pour ta part, ce ne serait pas mal.

– Mais si nous mettons chacun mille dollars, nous n’irons pas loin.

– Tu crois ? Mais nous ferons de l’argent, une fois là-bas. Ne t’inquiète pas pour ça. Présente-moi ton patron et ça ira tout seul.

Et voilà qu’Ovide Roy, l’homme qui ressemblait tant au père de Diane, était rendu dans le bureau de Georges Dupas, propriétaire du journal *la Trompette*.

– Combien vous faut-il, monsieur Roy ?

La question était directe.

– Monsieur Dupas, je ne veux pas vous emprunter de l’argent. Oh ! non, je ne veux pas non plus vous fixer un montant. Ceux qui veulent aider à notre expédition sont les bienvenus. Donnez ce que vous voulez.

Roy était habile.

– Songez à ce que ce voyage vous rapportera. Si vous envoyez un correspondant à l’étranger, il vous faudrait payer son hôtel, son voyage, ses

repas, plus son salaire. Alors, faites des calculs. Je ne vous parle pas pour moi, mais pour Diane seulement.

– J’aurais préféré que vous mettiez un chiffre.

– Jamais. Je suis assuré que vous serez généreux sans avoir à vous fixer un montant. Alors êtes-vous oui ou non en faveur de notre projet ?

Dupas réfléchit.

– Écoutez, présentement, je donne quatre-vingt dollars par semaine à Diane.

– Oui.

– Là-bas, elle devra payer des dépenses supplémentaires. Vous partez pour longtemps ?

– Trois mois, peut-être plus.

– Trois mois, eh bien, si je lui donnais cent cinquante dollars par semaine ?

– Pendant douze semaines, ça ferait \$1,800. Vous pourriez verser cette somme d’avance ?

– Mais non, je lui ferais parvenir son chèque.

– Comment vous y prendriez-vous ? Elle le

recevra beaucoup trop tard. La pauvre petite en souffrira. Mais non, vous seriez mieux de lui payer la somme d'avance.

– Écoutez, je paierais un mois à l'avance, et ensuite, je m'arrangerais pour lui faire parvenir le reste.

– Je laisse ça à votre discrétion. Je ne veux pas vous obliger, monsieur Dupas. Je sais que vous êtes un homme d'affaires. Croyez que nous n'avons pas besoin d'argent pour partir, mon ami en a.

– Ah ! je croyais...

– Mais non, j'ai dit à Diane que ça prenait de l'argent. Je ne voulais pas qu'elle se mette dans l'idée qu'elle voyagerait en millionnaire.

– En tout cas, je vais penser à ça, monsieur Roy, et j'en discuterai avec Diane.

– Faites vite, car nous comptons partir le plus tôt possible.

Roy serra la main de Dupas.

– Au revoir, monsieur Dupas, et merci de votre aide généreuse.

Roy sortit, mais il paraissait désappointé.

– Diane place mille dollars, lui six cents dollars. Il va falloir que j'en trouve ailleurs. Il nous faut au moins \$3,000 avant de partir.

Il venait à peine de sortir du bureau de Dupas que la secrétaire de ce dernier le sonnait.

– Monsieur Dupas ?

– Oui.

– Il y a ici une jeune fille qui désire vous parler sans faute. J'essaie de savoir pourquoi, mais elle ne veut rien dire.

– Une jeune fille ?

– Oui et elle dit que vous allez être intéressé.

– Bon, faites-la entrer.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrait. Une jeune fille parut. Elle avait à peine vingt ans. Elle était blonde mais mal frisée. Ses yeux étaient durs et elle avait un air de fille des rues. Sa robe lui faisait mal et elle n'était certainement pas très riche. Elle avait une cigarette à la main.

– Mademoiselle ?

– C'est vous, le grand patron ?

– Oui.

Elle s'assit avant d'attendre l'invitation.

– Ça vous dérange que je tire une touche ?

– Mais non. Que puis-je faire pour vous, mademoiselle ?

– Pour moi, rien, mais pour d'autres, vous pouvez probablement faire beaucoup.

– Comment ça ?

– Je viens de sortir de la prison des femmes de Carville.

– Ah !

– Vous ne me demandez pas ce que j'avais fait ?

Dupas, au contraire, ne semblait pas du tout curieux.

– Qu'est-ce que vous désirez, au juste, mademoiselle ? Je dois vous dire que j'ai énormément de travail et que...

– O.K., si mon histoire ne vous intéresse pas, elle intéressera peut-être un autre journal, o.k., je m'en vais.

– Une seconde.

Elle s'était levée.

– Dis-moi pas que tu changes d'idée ?

Voilà maintenant qu'elle le tutoyait. Dupas décida de la faire se rasseoir.

– Comment vous appelez-vous ?

– Margot.

– Pourquoi avez-vous été arrêtée ?

– J'ai été condamnée pour... ils appellent ça vagabondage, en tout cas, j'avais fait les poches d'un type que j'avais rencontré. Il s'est plaint. Moi, j'pensais pas qu'y porterait plainte, y m'avait dit qu'il était marié, alors, j'pensais qu'il aurait peur du scandale. C'est vrai qu'il était marié mais sa femme couraillait comme lui.

– Et vous avez été condamnée à six mois ?

– Oui.

– Ensuite ?

– J’suis sortie aujourd’hui. J’avais entendu dire que votre journal était juste, qu’il aimait la vérité. C’est pour ça que j’suis venue vous voir.

Elle se pencha sur le bureau et lâcha un sacre.

– On est traitée comme des chiens, là-bas. Il y en a une grande et grosse, la Georgette, elle nous fesse à coups de pieds et à coups de poings.

Soudain, elle releva sa jupe.

– Hé !

– J’veux vous montrer quelque chose. Tiens, regardez là sur ma cuisse. C’est un coup de ciseau. C’est la Georgette qui m’a fait ça. Elle était choquée contre moi. J’travaillais à la couture. Elle m’a renfoncé le ciseau dans la cuisse, le sang pissait partout.

Elle baissa sa jupe puis se rassit.

– O.K., moi, je le méritais peut-être. Mais savez-vous que parmi ces filles-là, il y en a qui n’ont rien fait de mal ?

– Rien ?

– En tout cas, pas grand-chose. Elles sont

condamnées, à un mois ou deux, eh bien, elles y restent des mois et des mois.

– Pourquoi ?

– Parce que les gardiennes les aiment pas. Elles portent des plaintes contre elles.

Dupas se demandait s'il devait la croire.

– J'vois bien que ça sert à rien, vous ne me croyez pas. J'ai vu un ministre, il a ri de moi. Là, j'viens voir un journaliste, c'est la même chose.

– Mais personne n'a porté plainte ?

– Oui c'est même arrivé pendant que j'étais là. Il est venu des inspecteurs, monsieur chose. Ben savez-vous ce que les filles ont fait ?

– Non ?

– Moi, j'ai parlé parce que je n'avais pas peur. Mais les autres, elles ont dit que je mentais, puis j'ai eu trois jours de cachot. Je vous dis que ce n'est pas drôle.

Juste à ce moment, la porte s'ouvrit. Diane parut.

– Oh ! excusez, votre secrétaire n'était pas là.

J'ai cru que vous étiez seul, monsieur Dupas.

Margot se leva.

– Dérangez-vous pas pour moi, mamzelle...

Elle s'arrêta devant Diane.

– Vous êtes belle, vous. Pas de danger que je sois comme vous... mais dites donc, j'ai déjà vu votre portrait dans le journal. C'est pas vous qui travaillez pour la police ?

– Non, pas pour la police. Je suis journaliste et je m'occupe du domaine judiciaire.

– Autrement dit, vous faites des enquêtes sur les affaires louches ?

– Oui.

– Ben, c'est comme j'disais à votre boss, vous devriez en faire une sur la prison de Carville.

– Allons, n'ennuyez pas mademoiselle, fit Dupas.

– Laissez, fit Diane. Que se passe-t-il à cette prison ?

Margot recommença son récit. Diane paraissait vivement intéressée.

– Puis, si vous ne me croyez pas, j’peux vous emmener voir un couple de filles que je connais. Elles n’ont pas la langue dans leur poche. Elles vont vous dire que c’est vrai.

– Je vous crois, déclara simplement Diane. Puis, se tournant vers le directeur :

– Ne serait-ce pas merveilleux, si nous pouvions faire un reportage sur cette prison ? Avoir des preuves, exiger une enquête ?

– Oui mais...

– Margot, vous allez peut-être me trouver imbécile mais vous allez pouvoir me répondre quand même. Quel est le plus sûr moyen pour une femme d’échouer en prison ?

– Voler, c’est sûr.

– Oui, mais je ne veux pas de dossier. Une fille de vie...

– La première fois, on lui donne une chance, à moins bien entendu qu’on s’aperçoive que c’est inutile.

– Comment ça ?

– Il y en a qui sont « toffes », même devant le juge, vous comprenez ?

Diane semblait énormément intéressée.

– Que doit faire une fille de vie pour se faire arrêter ?

– Elles se tiennent dans les cabarets. Les « dics » sont là et surveillent. Ils voient la fille partir avec un client, ils la suivent et l'arrêtent à la porte de la maison de chambres.

– Répondez-moi franchement, Margot, avez-vous fait ce métier-là ?

– Oh ! j'ai sorti avec bien des gars mais pas pour de l'argent. Ils me donnaient des cadeaux, puis des fois des beaux, mais j'ai jamais rien chargé.

– Où demeurez-vous présentement, Margot ?

– En chambre, avec une amie. Je me cherche du travail mais quand on sort de prison, c'est pas facile de s'en trouver.

– Laissez-moi votre adresse et si j'ai besoin d'autres renseignements, je me mettrai en communication avec vous.

– O.K.

Elle laissa son adresse puis sortit.

– Monsieur Dupas, je vais faire un reportage formidable.

– Voyons, Diane, vous n'êtes pas sérieuse ?

– Mais oui, des plus sérieuses, monsieur Dupas, je vais me faire arrêter, je vais aller en prison, puis là, je verrai ce qui se passera.

Et Diane semblait bien décidée.

II

– C'est complètement ridicule, déclara Michel Dupuis, le collaborateur de Diane, en même temps que son amoureux.

– Pourquoi ?

– Tu vas aller vivre avec ces filles de rien ?

Diane soupira :

– Je ne t'aurais pas cru comme les autres, Michel. Mais ces filles là sont du monde comme les autres. Souvent, elles ne demanderaient pas mieux que de voir une main secourable se tendre vers elles. Mais personne ne veut leur porter secours.

– Ce n'est pas la question.

– Moi, je n'ai pas peur et je vais aller voir ce qui se passe dans cette prison de Carville.

– Qu'est-ce qu'en dit monsieur Dupas ?

– Il était comme toi, il ne voulait rien entendre, mais j’ai réussi à le persuader.

– Oui, je sais, quand tu as quelque chose dans la tête, il n’y a rien pour te faire changer d’idée.

– Justement.

– Je sais bien que c’est inutile d’essayer.

– Alors tu vas m’aider, Michel ?

– T’aider de quelle façon ?

– Ma mission va se diviser en deux. Tout d’abord, je veux me faire arrêter mais je ne veux pas de casier à mon nom.

– Comment vas-tu t’y prendre ?

– Je vais prendre un autre nom, c’est tout. Mais il ne faut pas qu’on se doute de rien, même pas la police ou le juge.

– Et tu vas aller en prison ?

– Oui. Là-bas non plus, je ne veux pas qu’on se doute de quelque chose. Voilà le premier pas à faire.

– Ensuite ?

– Ensuite, il me restera à voir ce qui se passe dans cette prison et à demander une enquête. J’y verrai en temps et lieu.

– Et pourquoi as-tu besoin de moi ?

– Pour la première partie de ma mission.

Michel se mit à rire.

– Ce n’est tout de même pas moi qui vais t’arrêter.

– Je le sais mais tu vas m’aider à me faire arrêter rapidement. Je veux qu’on m’arrête comme fille de vie.

Michel bondit :

– Voyons, Diane, tu n’es pas sérieuse.

– Si. Alors, je ne veux pas que, le soir que je choisirai un type et que je l’amènerai en chambre, je ne veux pas que les policiers m’ignorent.

– Et tu as besoin de moi pour ça ?

– Oui, nous allons nous rendre à Carville tous les deux. Tu vas commencer à surveiller les cabarets.

– Ensuite ?

– Tu verras lequel sera le mieux pour moi, enfin, dans quel cabaret je choisirai mon compagnon d’un soir.

– Tu as de ces expressions que je déteste.

– Il faut bien dire ce qu’il faut. Ne sois pas scrupuleux, voyons. Il faut bien choisir le cabaret. Margot m’a dit que quelques-uns d’entre eux ont leurs propres filles, c’est-à-dire, des filles qui laissent un pourcentage au patron du cabaret.

– Je vois.

– Dans d’autres cabarets, par contre, les filles sont libres d’agir mais à la condition qu’elles ne prennent pas plus qu’un client par soir. Tu comprends ?

– Oui. Si elles partent avec un type, elles ne peuvent revenir seule.

– Justement. Il va le falloir trouver ce bon cabaret, surtout un cabaret surveillé de près par la police. Ensuite, il te faudra également connaître les détectives.

– C’est compliqué.

– Pas tant que ça. Au bout de quelques jours,

tu les connaîtras sans doute. Un soir que les détectives seront là, j'irai et j'essaierai de m'attraper un client et je l'amènerai dans une maison de chambres.

Michel risqua :

– Et si les détectives ne te suivent pas ?

– Ils me suivront. Sinon, je trouverai bien quelque chose pour me débarrasser de mon client, et si je ne peux pas, eh bien... il faut ce qu'il faut.

Michel bondit à nouveau :

– Diane, tu n'y penses pas ?

– Je plaisantais, voyons. Tu me connais mal, Michel Dupuis.

– Alors tu es décidée ?

– Plus que jamais.

– Quand partons-nous ?

– Dès demain, si monsieur Dupas le veut. Il va falloir qu'il nous donne un peu d'argent pour les dépenses.

On aurait dit que Diane s'en allait à une partie de plaisir

– J’ai assez hâte d’être en prison.

– Tu es folle !

– Tu as peut-être raison. Je ne suis pas une femme comme les autres, que veux-tu, j’aime le risque, l’aventure.

– Oui, mais de là à te priver de ta liberté pour faire un reportage, je trouve que c’est poussé un peu loin.

*

Le lendemain, Diane retrouvait son patron.

– Monsieur Dupas, c’est décidé.

– Quoi donc ?

– Michel et moi, nous partirons pour Carville, sitôt que vous nous donnerez la permission.

– Ne me dites pas que vous avez toujours l’intention de faire un reportage sur cette prison de femmes ?

– L’aventure m’intéresse plus que jamais,

monsieur Dupas.

Le directeur avoua :

– Moi aussi, elle m'intéresse cette enquête, Diane, mais il y aurait un autre moyen de la faire, un moyen moins dangereux.

– Ah ! lequel ?

– Vous n'avez qu'à interroger des ex-détenues comme cette Margot.

– Et personne n'ajoutera foi à leurs propos. On dira que ce sont des filles de rien, habituées à mentir. Non, monsieur Dupas, votre devoir, c'est de me laisser partir.

Mais le propriétaire du journal hésitait. Diane était jeune, vingt ans seulement. Dupas se considérait comme son protecteur depuis la mort du père de Diane.

– Elle peut rencontrer de mauvaises filles là-bas, se faire des mauvaises amies, être entraînée au mal. Ce serait regrettable si elle ruinait sa vie pour une simple enquête.

Mais Diane, elle, défendait son point de vue.

– Patron, il y a des malheureuses qui souffrent, des jeunes filles qui ne demandent pas autre chose que de recommencer leur vie à neuf. Qu’arrive-t-il ? On les aigrit contre la société. On les force à devenir méchantes. Alors, c’est un devoir pour nous de mener cette enquête à bien. En plus, considérez le côté publicitaire et vous ne pouvez plus reculer.

Dupas se laissa convaincre.

– Bon, c’est entendu. Je placerais d’autres journalistes sur les causes policières, s’il survient du spécial pendant votre absence.

– Bien, patron.

– Partez quand bon vous semblera.

Diane alla trouver Michel. Ce dernier n’était pas des plus enthousiastes.

– Je vais prendre ma voiture. Pouvons-nous partir cet après-midi ?

– Pars quand tu voudras, fit Diane.

– Tu ne viendras pas avec moi ?

– Non, je pars seule, et probablement pas

avant ce soir, j'ai beaucoup à faire.

Les deux journalistes passèrent à la caisse où monsieur Dupas avait fait préparer de l'argent pour leurs dépenses.

– Alors nous nous retrouverons là-bas ?
demanda Michel.

– Autant que possible, il ne faut pas nous voir, seulement si c'est nécessaire.

– À quel hôtel t'enregistres-tu ?

– Au Carville même.

– Moi aussi.

– Tant mieux. Tu vas commencer à surveiller les cabarets ?

– Oui. Sous quel nom vas-tu t'enregistrer ?

– Sous le nom de Janine Lemay. Je vais essayer d'obtenir quelques papiers.

– Alors, une fois là-bas, quand je voudrai te parler, je t'appellerai.

– C'est ça.

Ils se préparèrent. Diane passa tout d'abord

chez sa coiffeuse et prit rendez-vous pour la fin de l'après-midi.

– Qu'est-ce que vous désirez, mademoiselle Diane ?

– Me faire teindre les cheveux.

– Teindre les cheveux ? Quelle couleur ?

– Blond, mais je veux qu'ils soient d'un blond très jaune et pas joli du tout. Enfin, je veux avoir l'air d'une fille qui a les cheveux teints.

– Mais voyons, ce n'est pas une recommandation pour notre salon.

– Je le sais mais c'est nécessaire. Vous pouvez faire ça, n'est-ce pas ?

– Oui mais...

– Alors je vous le demande comme service.

– Entendu, mademoiselle.

Ensuite, Diane alla dans les magasins s'acheter du linge à bon marché, des couleurs très voyantes. Par exemple, elle s'acheta des chandails, des jaunes et des rouges feu.

– C'est ce qu'il faut pour attirer l'attention.

Elle revint chez elle, s'adressa des enveloppes, prépara des papiers d'identification, tous au nom de Janine Lemay.

Enfin, à quatre heures, elle se rendit au salon de coiffure. Quand elle en sortit, Diane était loin d'avoir une belle tête.

Pourtant, elle était jolie quand même. Elle attirait le regard des hommes, mais cette fois, on ne disait pas :

– Quelle belle femme ! Quelle est jolie !

Les hommes plutôt, sifflaient :

– Oh ! regarde donc la blonde. Tout un pétard !

Diane retourna chez elle et se maquilla. Beaucoup de noir sur les cils, un peu trop de rouge sur les joues.

Elle passa une jupe et un chandail qui la moulaient comme dans un étau.

– Il n'y a pas à dire, je ne puis avoir plus l'air d'une fille de rien.

Elle alla à la compagnie de transport et

s'acheta un billet pour Carville.

*

Diane, cigarette à la main, s'approcha du bureau.

– Mademoiselle !

– J'voudrais une chambre.

– Pour combien de temps ?

– J'sais pas, moi, peut-être une semaine, peut-être plus, ça va dépendre.

Quand elle n'avait pas sa cigarette aux lèvres, elle mâchait de la gomme.

– Bon, il va falloir payer à l'avance, mademoiselle ?

– Vous n'avez pas confiance ?

– Ce n'est pas ça, les règlements, n'est-ce pas.

– O.k. ok, pas nécessaire de faire un mystère, je vais payer.

Pourtant le commis hésitait.

– Mademoiselle, il vous faudra bien lire les règlements de l’hôtel.

– Qu’est-ce que vous voulez dire ?

– Bien... enfin, il est défendu de recevoir des hommes et...

– Inquiétez-vous pas, vous n’aurez pas à vous plaindre de moi. J’amènerai personne.

Et lançant un clin d’œil au commis :

– Si je me fais des chums, j’irai chez eux.

Le commis lui donna une clef.

– Chambre numéro 7, mademoiselle. Signez ici.

Diane signa Janine Lemay. Un garçon prit ses valises.

– Pas nécessaire, j’ai pas beaucoup de stock. J’suis capable de le monter toute seule. J’suis pas infirme.

Elle s’installa le mieux possible dans sa chambre. Le soir, elle alla au grill de l’hôtel où tous les hommes cherchaient à danser avec elle.

– Pour moi, fit le gérant au commis, cette fille-

là va nous attirer du trouble. Je n'aime pas beaucoup son air.

– On pouvait pas refuser de lui louer, patron. Elle a payé d'avance.

Diane cependant se demandait ce que faisait Michel.

– J'espère qu'il obtiendra les renseignements désirés et le plus tôt possible.

III

Michel, depuis son arrivée à Carville, n'avait pas perdu son temps. Il s'était tout de suite lié d'amitié avec le gérant de l'hôtel.

– Vous êtes journaliste ?

– Oui.

– Êtes-vous venus ici pour faire un reportage ?

– Non, je suis en vacances.

Mais Dupuis ajouta :

– Il y a beaucoup de choses qu'on pourrait dire sur votre ville. Ici par exemple, je sais que votre hôtel est bien tenu, mais, il y en a qui le sont moins bien.

– À qui le dites-vous ? Il y a trop de relâche et nos policiers sont trop tolérants.

– Oui, c'est ce qu'on dit. Pourtant tous les policiers ne doivent pas être des types à la

conscience élastique.

– Non, naturellement. Prenez le Capitaine Désy, on croyait bien qu’il allait être nommé chef.

– Et puis ?

– Il a été destitué de ses fonctions. Il voulait épurer la ville. Mais ce n’est pas fini. Aux prochaines élections, il va peut-être y avoir des changements.

– Le Capitaine Désy veut-il se présenter ?

– Non mais plusieurs de ses amis vont se présenter et s’ils sont élus, eh bien, il sera sûrement nommé chef.

– Et alors, il y aura du changement ?

– Et comment !

Michel, avec ces renseignements, fouilla dans l’annuaire téléphonique et trouva l’adresse du Capitaine Désy.

– Capitaine ?

– Oui ?

– Voici je suis Michel Dupuis, du journal *la*

Trompette de Montréal. J'aimerais vous voir, c'est pour un interview.

– Un interview ?

– Oui, notre journal veut faire une enquête sur votre ville. Nous savons que vous avez à cœur le bon maintien de la morale dans votre cité.

– Vous êtes le bienvenu, monsieur Dupuis.

– Quand pourrais-je vous voir ?

– Quand vous voudrez.

– Ce soir ?

– Certainement. Passez chez moi, je vous attendrai. J'en ai long à vous raconter, vous savez.

– Bon, je vous remercie, j'irai vers huit heures.

C'est pour cette raison que Diane ne vit pas le jeune journaliste à l'hôtel. Il était parti à son rendez-vous.

L'ex-Capitaine Désy le reçut avec une grande cordialité. Il parla beaucoup du corps policier.

– Je ne veux accuser personne. D'ailleurs la plupart des policiers ne demandent qu'à faire leur

devoir mais ils sont forcés d'agir autrement.

– On dit également que la prostitution est florissante dans votre ville ?

– Et comment !

– Les cabarets ?

– Les cabarets et les maisons de chambres font des affaires d'or. Il y a quelques cabarets que je fermerais tout de suite si j'en avais le pouvoir.

– Ah ! Par exemple ?

– Il y a le Carreau. Là, c'est épouvantable et la police ne peut pas faire grand-chose.

– Pourquoi ?

– La plupart des filles ne se tiennent pas là. Elles sont arrangées avec les waiters. Ces derniers en parlent aux clients, puis on leur donne une adresse. Les filles reçoivent dans leur propre appartement. Il est très difficile de faire des causes dans des cas comme ceux-là.

– Je vous crois et les autres cabarets ?

– Il y a aussi La Rose. Mais, à ce cabaret, les policiers peuvent travailler.

– Comment ça ?

– On admet n'importe qui. Aussi, les filles y vont et se choisissent des clients. Naturellement, les policiers font souvent des arrestations mais ils ne peuvent suffire à la tâche. Ils frauderaient qu'ils soient plus nombreux.

– Et quels sont les policiers qui se tiennent là ?

– Justement, c'est une grave erreur. Ce sont toujours les deux mêmes. Ils sont connus de toutes les filles. Alors elles n'agissent que lorsqu'ils ne sont pas là. On devrait changer les policiers presque à tous les jours.

Michel continua son interview, mais déjà, il avait les renseignements nécessaires.

À dix heures, il sortait de chez Désy et se rendait au cabaret La Rose.

C'était rempli. Il y avait surtout des hommes, un trentaine, environ, et une dizaine de filles.

À leur air, on pouvait tout de suite voir qu'ils s'agissait de filles de vie.

Plusieurs mêmes firent des clins d'œil à Michel, l'invitant à s'asseoir à leur table mais le

journaliste ne bougeait pas.

Il attendait, surveillant surtout les hommes, essayant de reconnaître les policiers.

Mais l'heure avançait et rien ne se passait. Il décida de répondre à l'invitation d'une petite noire qui lui lançait beaucoup de sourires. Il prit sa bouteille de bière et alla s'asseoir à sa table.

– Allô !

– Allô, fit Michel. Elle demanda :

– C'est la première fois que vous venez ici ?

– Non, mais ça fait longtemps que je ne suis pas venu. Comment vous appelez-vous ?

– Ginette, et toi ?

– Michel.

– C'est un beau nom, j'aime ça.

Le waiter vint aussitôt et Michel dut commander deux bouteilles.

– Ça te tente de sortir ?

– Peut-être. Mais je ne voudrais pas prendre de chances. Enfin, je veux dire, je ne veux pas me

faire arrêter. Elle se mit à rire.

– Voyons, les hommes ne risquent rien, il n’y a que nous.

Elle discuta du prix, puis :

– Tu vois les deux types qui sont là, ils nous surveillent.

– Eh bien ?

– Ce sont deux gars de la police, mais ils vont partir tout à l’heure.

– Qu’est-ce qui vous fait dire ça ?

– Eh bien, il y a quelques filles qui ne sont pas des habituées et qui ne les connaissent pas. Tiens, cette grande brune-là, c’est une nouvelle. Elle s’est trouvé un client, moi je mettrais ma main dans le feu qu’elle va finir sa nuit au poste.

Dix minutes plus tard, la grande brune se levait avec le client. Ils sortirent. Les policiers sortirent derrière elle.

– Ils en ont pour dix minutes environ. Attendons encore quelques secondes et nous partirons. Il n’y a plus aucun danger, fit Ginette.

– Tu crois ?

– J’en suis certaine.

– Attends-moi une seconde, je vais aller à la salle de toilette et je reviens.

Michel se rendit à la salle de toilette et quand il en sortit au lieu de se diriger vers sa table, il sortit tout simplement du club.

– Cette Ginette sera en furie contre moi.

Il regagna son hôtel. Il passait minuit.

– Je me demande si Diane est couchée.

Il s’informa au commis :

– N’y aurait-il pas une demoiselle Janine Lemay qui se serait enregistrée ici ?

– Oui, chambre 7.

– Merci.

– Ça commence, murmura le commis. S’il faut qu’il aille la retrouver et que le gérant apprenne ça.

Michel, en effet, était monté à la chambre 7. Il frappa à la porte.

– Qui est là ? fit une voix de femme.

– Moi, Michel.

Diane ouvrit rapidement.

– Oh !

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Comme tu es changée.

– Tu ne me trouves plus belle ?

– Si, tu es jolie, mais... je n'aime pas ton genre. Tu me fais penser à ces filles que j'ai vues ce soir.

– Mais c'est ce qu'il faut. Et puis, de bonnes nouvelles ?

– Si tu veux !

Il lui parla du cabaret La Rose.

– Il y a deux détectives et ce sont toujours les mêmes. Demain, je retournerai au cabaret.

– J'y serai.

– Je m'arrangerai pour te les faire voir.

– Une seconde. Il ne faudrait pas qu'ils s'en doutent, n'est-ce pas ?

– Naturellement.

– Eh bien, je te surveillerai. À un certain moment, après t’avoir fait un signe, je passerai près d’eux et je laisserai tomber un carton d’allumettes, près de leur table.

– Entendu. Maintenant, pars tout de suite, Michel, on m’a mal jugée à l’hôtel et on m’a bien prévenue. Personne dans ma chambre.

– Nous nous reverrons ?

– Pas avant demain soir, au club La Rose.

Le jeune journaliste soupira.

– Bonsoir, Diane.

– Bonsoir, Michel.

Il sortit. Il aperçut le garçon, qui, comme par hasard, apparut au bout du corridor.

– Bonsoir, monsieur Dupuis.

– Vous me cherchiez ?

– Non, non, c’est un client qui a appelé.

Et le garçon disparut aussitôt.

Michel entra dans sa chambre.

*

L'homme entra au restaurant. Il allait s'asseoir à une table, au fond, lorsque quelqu'un l'appela :

– Raymond !

Il se retourna.

– Serge !

Les deux hommes se serrèrent la main. Celui qui s'appelait Raymond était plus vieux. Il semblait malade. Il était petit, maigre et pâle.

L'autre, au contraire, mesurait plus de six pieds. Il était bâti en hercule.

– Comment vas-tu Raymond ?

– Très bien, Serge, et toi, toujours dans la police ?

– Toujours. Imagine-toi qu'on m'a mis sur l'escouade des mœurs.

– Tu n'aimes pas ça ?

– Oh moi, ça m'est égal. Mais ma femme

n'aime pas ça. Elle sait que je côtoie des filles de vie à la journée longue. Des fois, même, pour faire des causes, on est presque obligé de sortir avec elles.

L'autre se mit à rire.

– Chanceux.

– Je vois que tu n'as pas changé.

– Moi, changé, s'écria Raymond, non mon vieux, je ne change pas, et une belle femme, je n'ai jamais détesté ça.

– Je ne te comprends pas, Raymond, tu m'as pourtant l'air d'un type sérieux. Pas un homme qui sort avec des filles de vie.

– Écoute-moi bien et tu vas comprendre mon raisonnement.

– Vas-y.

– Moi, je suis un homme qui déteste le trouble. Tu rencontres une femme, tu flirtes avec elle, tu t'en fais une amie, les choses vont bien. Un jour, tu apprends qu'elle est mariée, que son mari est jaloux ou encore que c'est une femme qui vit avec un autre, et bien d'autres troubles. Mais tu

sors avec une fille comme ça, ça te coûte quelque chose, mais pas de rebondissement, tu comprends ?

Serge pensa :

– Il n’y a pas à dire, il a de bons principes. Je n’ai jamais vu un homme aussi vicieux que lui.

Raymond demanda :

– Où travailles-tu de ce temps-là ?

– À la Rose.

– Ah ! Je connais bien ce cabaret-là. J’y allais assez souvent mais je sais maintenant qu’il est surveillé.

Il demanda a voix basse :

– La blonde... Murielle, est-elle toujours là ?

– Je ne les connais pas par leur prénom. Il y en a des nouvelles, presque tous les soirs.

– Oh ! non.

Raymond ajouta :

– Et si j’allais faire un tour, si je partais avec une fille, me donnerais-tu une chance ?

– Écoute, Raymond, je ne suis pas seul...

– Si tu veux, tu peux. Tu peux dire à ton chum que tu aimes mieux surveiller une autre ou encore que tu me connais, que si je sors avec une fille comme elle, c'est parce que je la connais.

– Une fois de temps à autre, je pourrais te donner une chance mais je dois tout de même faire mon devoir.

– Merci, tu es un vrai chum.

Les deux hommes mangèrent côte à côte puis se séparèrent.

– J'irai faire un tour, un de ces jours.

*

Neuf heures et demie du soir. Diane, vêtue de son chandail bleu poudre, entra au cabaret.

Tout de suite, les yeux se posèrent sur elle.

– Oh ! as-tu vu celle-là ?

– C'est quelqu'un. Elle est bien faite, puis pas laide.

Les autres filles la jalousaient déjà. C'était probablement une sérieuse rivale.

Michel avait pu trouver l'adresse d'une maison de chambres où l'on recevait les visiteurs sans poser de questions. Diane s'assit à une table.

– Qu'est-ce que vous prenez ? demanda le garçon.

Elle commanda du vin.

Dans un coin de la salle, elle aperçut Michel. Il semblait occupé à lire un journal et ne l'avait sans doute pas vue entrer.

Diane paya sa commande. Plusieurs hommes la regardaient avidement.

Soudain Michel leva les yeux, fit un petit signe à sa compagne et se leva en sortant une cigarette d'un paquet.

Il se dirigea vers la sortie. Soudain, en voulant allumer sa cigarette, il laissa tomber ses allumettes près de la table de deux hommes.

– Ce sont les policiers, se dit Diane. J'ai bien fait de venir à bonne heure. Je vais pouvoir me faire suivre.

Michel était sorti du cabaret. Diane se mit à regarder les hommes autour d'elle, souriant de temps à autre.

Les deux policiers l'avaient tout de suite, remarquée.

– Tu as vu la nouvelle ? fit un détective.

– Tu crois que c'en est une ?

– Oui. Les autres vont la jalouser. Elle est la plus jolie, sûrement, et si elle voulait mieux se maquiller, se coiffer, ce serait quelqu'un.

– Je te crois.

Juste à ce moment, le garçon passa et glissa un billet dans la main de Serge.

Ce dernier le déplia.

« Mon cher Serge,

Je crois connaître la nouvelle qui vient d'entrer. Je vais aller la trouver et l'inviter ailleurs. Ne nous suis pas inutilement.

RAYMOND. »

– Qu'est-ce que c'est ? demanda le compagnon de Serge.

– Le type qui est là, à cette table, c'est un de mes amis.

– Et puis ?

– Il connaît cette fille. Il va aller la trouver et l'inviter à aller dans un autre grill. Il dit de ne pas perdre notre temps à la suivre.

– Bon, il y en a plusieurs autres, nous, ça nous est égal.

Juste à ce moment, Raymond se leva. Il avait lancé quantité de clins d'œil à Diane et cette dernière venait de lui faire signe. Il alla s'asseoir à sa table.

– Bonsoir !

– Bonsoir, fit Diane.

– C'est curieux, je viens souvent ici, et c'est la première fois que je vous vois.

– Possible mais ce n'est pas la première fois que je viens.

– Comment t'appelles-tu ? demanda

Raymond.

– Janine et toi ?

Elle l'avait tutoyé tout comme il l'avait fait lui-même.

– Raymond !

Ils causèrent de choses et d'autres.

– Tu veux sortir ? demanda brusquement Diane.

– Ça lui répugnait de dire des phrases comme celle-là mais il fallait ce qu'il fallait.

– Oui.

Ils discutèrent de prix et Raymond accepta tout de suite.

– Allons-y, fit Diane. Nous allons prendre un taxi à la porte.

Les deux policiers étaient là qui la regardaient. Ça allait sûrement marcher.

Elle sortit du bar avec Raymond et fit signe à un chauffeur de taxi. Elle monta dans la voiture avec son compagnon et donna une adresse au chauffeur.

Le taxi partit aussitôt. Diane n'était pas nerveuse. Elle savait que, dans quelques secondes elle tomberait aux mains des policiers.

Mais elle aurait sûrement changé d'avis, si elle avait su que les policiers n'avaient pas bougé de leur place et qu'ils étaient bien demeurés dans le cabaret, sans se préoccuper d'elle.

IV

Le taxi s'arrêta.

Un dollar, fit le chauffeur.

Raymond sursauta.

– Un dollar mais on n'a pas fait un mille.

– Allons paye, chéri, c'est le prix régulier.

Diane descendit et regarda derrière elle. Elle ne voyait pas de voiture.

– Ils doivent attendre que j'entre.

Elle poussa la porte de la maison de chambres, monta un escalier étroit et ils arrivèrent à un petit bureau.

– Signez ici, fit l'homme.

Raymond signa dans le cahier.

– Trois dollars.

Il paya.

– Prenez la chambre 5, c’est au bout du corridor.

Diane commençait à se sentir mal à l’aise. Les policiers n’intervenaien pas et elle ne pouvait plus reculer, au risque de ne plus pouvoir accomplir sa mission. Raymond ouvrit la porte de la chambre.

– Entre, chérie !

Jamais elle ne s’était vue dans une telle situation

– Mais pourquoi ne m’ont-ils pas suivie ?

*

Michel était inquiet pour Diane qu’il aimait à la folie.

– Je vais rester près du cabaret.

Il vit Raymond prendre place à ses côtés. Bientôt, le couple se leva. Michel tout de suite se dissimula dans une entrée de porte.

Diane appela un taxi et Michel vit le couple

disparaître.

Il se rapprocha de la porte du cabaret.

– Ah, çà ?

Les deux policiers n’avaient pas bougé. Ils continuaient de boire lentement. Michel comprit la situation.

– Ils doivent en surveiller une autre. Et Diane est prise avec ce type-là.

Michel ne perdit pas une seconde. Il lui fallait absolument faire quelque chose.

– J’y vais.

Il sauta dans sa voiture. C’est lui qui avait donné l’adresse de la maison de chambres à Diane.

– J’espère qu’elle s’en va là.

Le type pouvait fort bien insister pour qu’elle aille ailleurs.

– Il faut que je la rejoigne.

Il arriva à la maison de chambres, juste à temps pour voir entrer Diane et son compagnon.

Il prit sa course, ouvrit la porte, et en haut de l'escalier, il vit Raymond signant le registre.

Il attendit une couple de secondes puis grimpa l'escalier en vitesse.

Le commis tenta de l'arrêter.

– Hé, où allez-vous ?

Mais Michel avait bondi en direction de Diane et de Raymond qui étaient pour entrer dans leur chambre.

– Ah ! te voilà, toi !

Diane se retourna.

– Il me semble que je t'avais défendu de retourner à ce cabaret.

– Dites donc, fit Raymond, de quoi vous mêlez-vous ?

– Attention chéri, fit Diane, il est mauvais.

L'homme qui s'occupait de recevoir les clients s'approcha.

– Allons, pas de chicane ici.

Puis, prenant Michel par le bras :

– Sortez, ne dérangez pas les clients.

– Si je sors, elle va revenir avec moi, vous m’entendez ? Elle va revenir, sinon, je vais faire un beau scandale.

Puis il poussa brutalement Raymond.

– Toi, le maigréchine, lâche-lui le bras, parce que sans tu vas avoir affaire à moi.

Le commis prit une décision :

– Je ne veux pas vous revoir ici.

– Allons, sortez, tous les deux, vous m’entendez ?

Puis à Diane :

– Ah ! non, par exemple, fit Raymond, moi, j’ai payé ma chambre, mon taxi...

– Je vais vous rembourser votre chambre, c’est le mieux que je puisse faire.

Michel sortit en tirant Diane par le bras et en l’invectivant de bêtises.

Bientôt, ils se retrouvèrent dans la rue et Diane monta dans sa voiture.

– Merci, Michel !

– Tu es chanceuse que je t’aie surveillée.

– Qu’ont fait les policiers ?

– Ils sont demeurés à leur place, gentiment.

– Ah ! Pourtant, ils semblaient me surveiller.

– Je sais. Il a dû se passer quelque chose, peut-être qu’une fille qu’ils voulaient arrêter depuis longtemps, les intéressait plus que toi.

– Possible.

Michel décida.

– Enquête ou non, nous retournons à Montréal demain matin.

– Quoi ?

– Tu n’es pas pour continuer ce jeu, Diane, tu entends ? Tu n’es pas pour prendre d’autres risques.

Pour la première fois, Diane se fit dure avec le jeune journaliste.

– Je regrette, Michel, mais je reste.

– Mais...

– Je n’ai pas d’ordres à recevoir de toi. Je ne suis plus une enfant. Tu n’as aucun droit sur moi.

– Mais, Diane, tu sais bien que si je n’étais pas intervenu...

– Je veux réussir cette enquête, et je réussirai. C’est clair.

– Oh !

– Maintenant, Michel, laisse-moi descendre ici, je ne veux pas qu’on entre ensemble à l’hôtel.

– Comme tu voudras.

Le journaliste semblait fâché.

– Et si tu ne veux plus m’aider, tu peux retourner à Montréal.

– Ne prends pas ça comme ça, Diane.

– Je n’aime pas à ce qu’on me donne des ordres, Michel, c’est clair ?

Et elle descendit de voiture en faisant claquer la porte.

Michel entra à l’hôtel avant la jeune fille. Il était désespéré.

– Je vais continuer de la suivre quand même.
Je l'aime trop pour la laisser faire une folle d'elle.

*

Raymond était retourné au cabaret. Il était en furie. Il alla tout de suite trouver Serge.

– J'aurais deux mots à te dire.

– Qu'est-ce que c'est ?

L'autre policier se leva.

– Excusez-moi un instant.

Il s'éloigna. Serge demanda aussitôt :

– Tu es sorti avec elle ?

– Ne m'en parle pas. Pour moi, elle est arrangée avec les chauffeurs de taxi pour leur faire faire de l'argent.

Il lui conta ce qui s'était passé.

– Je te le dis, Serge, une affaire arrangée. Si tu pouvais lui mettre la main au collet, je serais bien content.

– Nous allons la surveiller. Tu vois que tu ne devrais pas sortir avec ces filles.

Raymond s'éloigna sans répondre.

*

Diane avait décidé d'aller jusqu'au bout. Durant l'après-midi, elle chercha une autre maison de chambres où les propriétaires étaient de véritables aveugles.

– Et ce soir, je retourne au cabaret.

À dix heures, ce soir-là, elle était de retour à La Rose. Le waiter la reconnut et la salua.

– Bonsoir, mademoiselle. Un verre de vin ?

– Comme hier, oui.

Le waiter la servit. Diane regarda autour d'elle. Michel était là dans un coin de la salle. Elle eut de la peine pour lui.

– Je l'ai un peu trop brusqué, hier soir.

Les policiers cependant étaient absents.

Plusieurs hommes faisaient de l'œil à Diane.

Michel, brusquement, se leva et apportant sa bouteille, vint prendre place à sa table,

– Bonsoir !

– Michel !

– Chut... tu ne me connais pas. Je suis un client, c'est tout.

Il s'assit près d'elle,

– Les policiers sont sortis derrière une fille. Ils ne devraient pas tarder. Nous pouvons jaser pendant ce temps-là.

Le waiter s'approcha aussitôt.

Diane commanda un autre verre de vin même si elle n'avait pas terminé le premier.

Une demi-heure passa. Soudain les deux policiers apparurent. Ils allèrent prendre place à une table.

– Les voilà.

Serge repéra tout de suite Diane.

– Nous allons surveiller celle-là.

– Mais ton ami...

– Il m’a justement dit, hier, qu’elle était devenue fille de vie et qu’elle n’était bonne à rien. Elle ne nous connaît pas.

– Ça ne devrait pas tarder, elle a déjà un client.

– Oui. Surveillons-la. Michel se pencha vers Diane.

– Parlons à voix basse. C’est mieux et ça va attirer leur attention. D’ailleurs, ils ne te quittent pas des yeux.

– Tant mieux.

Diane décida brusquement :

– Allons-y tout de suite.

– Tout de suite ?

– Oui, s’ils ne nous suivent pas, je pourrai toujours revenir.

– Comme tu voudras.

Elle se leva avec Michel.

– Attention, elle part, fit le policier à son compagnon.

Diane appela un taxi et jeta une adresse au chauffeur. Le taxi s'éloigna aussitôt. Michel regarda dans la vitre arrière.

– Les voilà.

– Tu es certain ?

– Oui, ils viennent de sortir du cabaret. Ils sont rendus à leur automobile.

— Faisons comme si nous ne les avons pas vus.

– Ils nous suivent de près maintenant, ils sont juste derrière nous.

– Embrasse-moi.

– Quoi ?

– Ne me dis pas que tu te fais prier, Michel. Je veux qu'ils comprennent mes intentions.

Michel ne se le fit pas dire deux fois. Il prit Diane dans ses bras et ce fut un long baiser.

– Diane !

– Chut... je m'appelle Janine.

Le taxi s'arrêta.

– Vous êtes arrivé, c’est un dollar.

Michel paya et ils descendirent.

– Viens tout de suite.

Ils entrèrent à la maison de chambres et Michel signa un nom fictif dans le registre.

– Prenez la chambre numéro 3. La porte n’est pas fermée.

Ils allaient s’éloigner. Une voix résonna derrière eux :

– Une seconde !

Diane se retourna.

– Police !

– Eh bien quoi ? C’est mon mari.

– Vous avez oublié votre jonc.

– Il est brisé.

Puis, se tournant vers Michel.

– C’est votre femme ?

Michel hésita.

– Si vous répondez faussement, on le découvrira bien et vous serez envoyé derrière les

barreaux.

– Ah !

– Si vous dites la vérité, on vous laisse aller.

– Ce n'est pas ma femme.

– Vous l'avez flirtée au cabaret ?

– Oui.

– Votre nom ?

– C'est que...

Le policier lui dit à voix basse.

– Donnez n'importe quel nom.

Michel obéit. Le policier le laissa partir.

– Toi, la belle, tu vas nous suivre.

Puis, se tournant vers la femme.

– Vous avez le téléphone ?

– Oui.

La femme s'empressa d'ajouter :

– Je croyais qu'ils étaient mariés, je vous le jure. Ce n'est pas dans mon habitude de louer comme ça.

Serge ne put s'empêcher de rire.

– On la connaît votre romance.

Il appela au poste et demanda qu'on envoie une patrouille. Bientôt, une voiture de la police arriva et deux costauds prirent Diane par le bras.

– Poussez pas, j'suis capable de marcher toute seule. Elle sortit de la maison et monta dans la patrouille. Un des policiers s'assit à l'avant et l'autre à l'arrière, près de Diane.

– C'est la première fois qu'on te voie, dit-il, tu es fort jolie.

– Laissez-moi tranquille.

– Écoute, on peut t'aider, tu sais, si tu veux être gentille.

– Salauds ! Vous profitez de votre travail. Eh bien, ça ne prend pas avec moi.

Le policier cherchait à l'embrasser.

– Je vous dis de me laisser tranquille.

Elle le gifla. Le policier lui répondit par un gifle semblable.

– Oh ! je vais le dire que vous m'avez frappée.

Je vais dire ce que vous m'avez proposé.

– Essaie, on ne te croira pas.

La voiture s'arrêta devant le poste principal. Ils descendirent Diane et l'emmenèrent jusqu'aux cellules.

Il y avait trois autres femmes derrière les barreaux.

Diane alla s'asseoir dans un coin mais l'une des femmes ne tarda pas à entamer la conversation.

– Qu'est-ce que t'as fait ?

– J'avais trouvé un gars. Je ne connaissais pas les policiers. Ils m'ont arrêtée à la porte de la maison de chambres.

– Tu as un dossier ?

– Non.

– Oh ! dans ce cas-là, tu n'auras rien.

– Tu crois ?

– Sûr, on donne toujours une chance, une première fois. Mais si tu te fais reprendre.

Diane sourit.

– Je m’arrangerai autrement, la prochaine fois.

Puis en elle-même :

– Il faut absolument que je trouve un moyen
de me faire condamner.

Un policier entra dans la cellule.

– Votre nom ?

– Janine !

– Janine qui ?

– Lemay.

– Votre âge ?

– Vingt ans.

– Où demeurez-vous ?

Diane sourit.

– Tu veux mon adresse pour pouvoir sortir
avec moi ?

– Ce n’est pas le temps de plaisanter.

– Quoi ? Je ne te plais pas.

– Votre adresse ?

– Je demeure en chambre mais je suis dehors, présentement.

– Bon, c'est tout.

Le policier partit avec le dossier. L'autre fille, celle qui avait déjà causé avec Diane, s'approcha.

– Tu fais mieux de répondre mieux que ça.

– Pourquoi ?

– Parce que si tu fais ça en cour, on va te condamner.

– Ah !

– Fais l'innocente. Pleure un peu. Dis que c'est la première fois, que tu manquais d'argent, que tu es orpheline, enfin, conte-leur une romance

On vint à nouveau chercher Diane et cette fois, on prit ses empreintes digitales.

Puis ce fut la longue nuit derrière les barreaux. Le lendemain matin, il y avait douze femmes dans la cellule.

Maintenant Diane attendait sa comparution avec impatience.

Enfin, vers dix heures vingt, un policier s'approcha.

– Mettez-vous en ligne à la seconde que je vous nommerai.

Le policier fit l'appel. Diane était la quatrième.

– Venez maintenant.

Il les fit asseoir dans un corridor puis on appela la première femme.

*

Ce matin-là, Dupuis reçut un appel de Montréal.

– Allô ?

– Dupuis ?

– Oui.

– Ici Dupas, dites donc, je ne reçois pas souvent de vos nouvelles ?

– Ça été long, monsieur Dupas, mais Diane a

été arrêtée.

– Quand ?

– Hier soir.

– Elle n'a pas encore passé en cour ?

– Non, elle passe ce matin et vous pouvez être certain que je serai au nombre des spectateurs.

– Vous croyez qu'elle sera condamnée ?

– Je ne sais pas. Je me suis renseigné. Ordinairement pour une première offense, on fait une remise de peine.

– Ah !

– Il s'agit pour elle de plaider coupable, de ne pas chercher d'excuse. Je vous appellerai sitôt que le procès sera terminé.

– Entendu, j'attends de vos nouvelles, fit Dupas.

Michel raccrocha. À neuf heures et demie, il arrivait à la cour du recorder. Il s'informa auprès d'un gardien.

– J'ai une parente qui a été arrêtée en état d'ivresse hier soir. Où va-t-elle passer ?

– Dans cette salle.

– Merci.

Michel alla prendre place avec les autres spectateurs.

À dix heures et dix, le huissier cria :

– Attention, tout le monde debout.

Le recorder apparut avec son greffier et un policier. Il alla prendre place sur le banc. On appela la première cause.

C'était une femme. On passait toujours les femmes en premier.

Elle était accusée de s'être battue avec une voisine, d'avoir troublé la paix.

– Non coupable, son Honneur.

– Vous êtes-vous battue, oui ou non ?

– Oui, mais ce n'est pas moi qui ai commencé.

Cette folle sort avec mon mari. Elle lui fait de l'œil constamment.

On appela l'autre femme qui démentit la première, lui renvoyant les injures.

– Écoutez, fit le juge, vous allez entrer chez vous et si jamais on vous ramène ici, je vous condamne toutes les deux à la prison, compris ?

– Compris, merci, son Honneur, fit la grosse femme.

Elle jeta un air de dédain à son adversaire et sortit de la cour. La deuxième cause et la troisième passèrent rapidement.

– Le recorder semblait de bonne humeur. Il avait déjà renvoyé deux accusées et condamné la troisième à une semaine seulement. C'était un cas d'ivresse.

– Janine Lemay !

Michel tressaillit.

– La voilà.

En effet, Diane parut par la petite porte de côté. Deux policiers entrèrent. Ils se placèrent de chaque côté d'elle.

– Serge Borduas.

Le policier qui se tenait au cabaret s'avança à la barre.

– Vous êtes accusée d’avoir été prise en flagrant délit alors que vous vous prépariez à entrer dans une chambre avec un client que vous aviez rencontré au cabaret La Rose. Plaidez-vous coupable ou non coupable ?

– Non coupable.

– Êtes-vous prêts à procéder ?

– Oui, le détective est ici.

Le greffier questionna tout d’abord Diane.

– Votre nom ?

– Janine Lemay.

– Sans adresse connue, votre Honneur, fit le greffier.

Puis à Diane :

– C’est la première fois qu’on vous arrête. Vous n’avez pas de dossier.

– Pas ici. Enfin, je veux dire que c’est la première fois. Je ne suis arrivée qu’hier à Carville.

– Vous commencez bien, fit le recorder.

On interrogea le policier.

– Vous avez arrêté mademoiselle à quel endroit ?

Il donna l'adresse de la maison de chambres.

– Nous étions deux au cabaret La Rose. Nous surveillions mademoiselle. Nous l'avons vue faire signe à un client.

– Il a menti, s'écria Diane.

– Attendez qu'on vous questionne, fit le greffier.

– J'ai bien le droit de me défendre. Vous parlez bien, vous, puis on vous dit rien.

Tout le monde se mit à rire.

– Silence, cria le greffier.

Le recorder se tourna vers Diane.

– Je vous demanderais de vous surveiller, mademoiselle. Vous êtes en cour, ici.

– Je le sais, je le sais. C'est pas la première fois que je passe en cour.

– Pourquoi dites-vous que ce policier ne dit

pas la vérité ?

– Parce qu’il n’était pas là quand j’ai accroché mon client. Il est arrivé après. Je l’ai bien vu parce que je le trouvais pas pire, puis si j’avais pas eu quelqu’un, j’aurais essayé de le flirter. D’ailleurs, il me regardait pas mal, j’pense qu’il n’aurait pas haï ça.

Le policier était mal à l’aise. Le recorder demanda :

– Mademoiselle dit-elle la vérité ?

Je ne la regardais pas plus qu’une autre.

– Ce n’est pas ce que je demande. Dit-elle la vérité quand elle déclare que vous n’étiez pas là à l’arrivée de son client ?

– Nous arrivions comme le type a pris place à sa table.

– Ensuite.

– Ils ont causé un peu, à voix basse, puis se sont levés. Ils sont partis en taxi. On les a suivis. Ils sont allés à une maison de chambres et se sont enregistrés sous le nom de monsieur et madame.

– C'est la vérité ?

– Oui, fit Diane.

– Pourquoi plaidez-vous non coupable ?

– C'était pas un client, c'était un ami.

– Et pourquoi l'emmeniez-vous en chambre ?

– Pas pour jouer aux cartes certain, fit Diane.

Si vous aviez été à la place de mon ami, qu'est-ce que vous auriez fait, monsieur le juge ?

Tout le monde se mit à rire.

– Silence ! Et mademoiselle, pour la seconde fois, je vous rappelle à l'ordre.

Le policier continua :

– Nous avons interrogé l'homme et il a admis que cette fille l'emmenait en chambre pour se prostituer.

Diane murmura.

– On gagne sa vie comme on peu. Vous êtes jaloux, je suppose.

Michel était mal à l'aise.

– Si elle continue, elle va bien récolter un an

de prison.

Le juge avait perdu son sourire.

– Mademoiselle, dit-il, vous n’avez pas de dossier, du moins pas ici, mais vous avez avoué que vous en aviez ailleurs.

– J’ai rien avoué. J’suis folle, j’sais pas ce que je dis.

– Vous avez dit que vous aviez déjà été arrêtée. Je vois que vous êtes une fille du métier. Vous répondez à la cour.

– On se défend comme on peut.

– La politesse est toujours de mise, surtout en cour. Ordinairement, je fais une remise de peine pour une première offense.

– Merci bien.

– Une seconde. Je tiens à vous prévenir, mademoiselle, si vous revenez devant moi, ce sera au moins six mois de détention. Je vous donne une chance à cause de votre jeune âge...

– Jeune ? J’ai 20 ans, et vous seriez surpris de tout ce que je pourrais vous montrer.

De nouveau, ce furent des rires. Diane en profita pour ajouter :

– On se reverra avant longtemps, monsieur le juge. Si vous pensez que j’vas rester à rien faire. Voulez-vous mon adresse et mon numéro de téléphone ?

Le recorder cria presque :

– Je vois qu’il n’y a rien à faire avec vous.

– Je dis ça pour rire.

– Eh bien moi, je vous condamne à trois mois. Vous irez rire derrière les barreaux.

– Mais vous avez dit que...

– Je vois que c’est inutile de vous donner une chance. Envoyez-la à la maison de réhabilitation de Carville. On essaiera de lui mettre un peu de plomb dans la tête.

– Vous viendrez me rendre visite, monsieur le Juge. On s’entendra bien.

– Emmenez-la, cria-t-il.

On riait dans la salle. On imposa encore le silence et Diane sortit, encadrée de ses deux

garde-corps.

En sortant, elle poussa un soupir de soulagement.

– J'ai exagéré un peu mais il a bien fallu, autrement, on ne me condamnait pas.

V

Un des policiers se tourna vers Diane.

– Vous n’êtes pas bien intelligente.

– Pourquoi ?

– Si vous vous étiez tue, vous aviez une remise de peine. Là, c’est loin d’être pareil.

– Comment ça ?

– Vous avez trois mois et le juge va sûrement mettre une note dans votre dossier.

– Quelle sorte de note ?

– Il va dire que vous êtes une mauvaise tête et va demander qu’on vous surveille de près.

– Si vous pensez que ça me dérange !

On la renvoya dans les cellules.

– *La Trompette !*

– J’aimerais à parler à monsieur Dupas.

– De la part de qui ?

– Michel Dupais.

– Une seconde.

Le grand patron vint à l’appareil.

– Allô ?

Monsieur Dupas, c’est Michel. Eh bien, c’est fait.

– Diane a été condamnée ?

– Oui, à trois mois. Mais ça n’a pas été tout seul. Il a fallu qu’elle se moque du juge, de tout le monde.

Il ajouta :

– Elle me surprend tous les jours, monsieur Dupas. Je ne la croyais pas aussi bonne comédienne.

– Qu’est-ce que vous allez faire maintenant ?

– J’aimerais bien demeurer ici, voir ce qui va

se passer. Peut-être que je pourrais rendre visite à Diane.

– Non.

– Pourquoi ?

– Vous pourriez éveiller les soupçons. Maintenant elle a accompli la première partie de son travail. Il lui reste la seconde partie.

– Ce n'est pas la plus facile.

– Je sais mais il faut la laisser seule. Vous ne pouvez plus l'aider, Michel.

– Je le sais trop bien. Mais je ne partirai pas tout de suite pour Montréal.

– Ah !

– Je veux voir Diane, une dernière fois, avant qu'elle parte.

– Comment allez-vous vous y prendre ?

– Je ne sais pas encore, mais je veux lui parler, quand bien même ce ne serait que quelques secondes.

Le jeune journaliste promet à Dupas d'être de retour au journal, dès le lendemain matin.

*

Diane entra dans les cellules. Il y avait d'autres femmes, d'autres filles, qui attendaient leur départ pour la prison.

La journaliste aperçut une jeune fille, seule dans un coin. Elle pouvait avoir seize ans. Elle pleurait.

Diane s'approcha.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Elle ne répondit pas.

– Allons, allons.

– Ils me renvoient là-bas, j'veux pas y aller.

– Où ?

– Au centre de réhabilitation. C'est une prison, pas autre chose.

– Vous y êtes déjà allée ?

– Oui. J'en suis sortie il y a trois mois.

– Mais pourquoi avez-vous recommencé ?

– Mais je n’ai rien fait, fit la petite fille. Je vous le jure. Je n’ai rien fait.

– On n’envoie pas les jeunes filles là pour rien. Comment vous appelez-vous ?

– Louise.

– Vous avez des parents ?

– J’ai mon père et une belle-mère. C’est elle qui est méchante, qui me fait enfermer. Elle ne m’aime pas. Je le lui rends bien, vous savez.

– Mais voyons, elle ne peut vous faire enfermer sans vous accuser de quelque chose.

– Elle m’accuse de vol.

– De vol ?

– Oui. Elle reçoit souvent des amies. Eh bien, il y a des choses qui disparaissent et je vous jure, mademoiselle, que je n’y suis pour rien. Pourtant, on retrouve ces choses dans ma chambre. C’est elle qui les met là, j’en suis certaine.

Diane n’en croyait pas ses oreilles.

– Là-bas, j’ai peur de mademoiselle Georgette.

– Qui est-ce ? fit Diane comme si elle n’était

pas au courant.

– C'est une des gardiennes. Elle est très méchante. Ce n'est pas la seule mais c'est la pire.

– Qu'est-ce qu'elle vous a fait ?

– Moi, je ne dis rien, alors, quand elle est fâchée, c'est sur moi, et d'autres qui ne sont pas méchantes, qu'elle prend sa revanche.

– Eh bien, Louise, nous allons devenir de grandes amies.

Elle leva les yeux.

– Vous allez là, vous aussi ?

– Oui, j'ai été condamnée à trois mois. Là-bas, si c'est possible, je vous protégerai.

– Merci, mademoiselle.

– Je m'appelle Janine.

– Merci, Janine.

Diane ajouta :

– Quand nous sortirons, je m'occuperai de vous. Si ce que vous dites est vrai...

– Ça l'est.

– Eh bien, je m’occuperai de votre belle-mère et elle ne pourra plus vous faire de mal.

– Vous êtes bonne. Je me demande pourquoi on vous a arrêtée.

– Je vous conterai tout ça un de ces jours, Louise. Mais comptez sur moi pour vous aider.

Diane s’était déjà fait une amie.

*

– Est-ce qu’on peut aller voir une femme aux cellules ? demanda Michel au sergent.

– Pas ordinairement, à moins d’avoir une permission. Pourquoi ?

– Je vais vous dire. Je suis de passage à Carville. Je suis de Montréal. Il y a quelques années, j’ai connu Janine Lemay, j’ai aussi bien connu ses parents.

– Janine Lemay ?

– Oui, elle a été condamnée à trois mois ce matin. C’est celle qui s’est moquée du juge.

– Je vois.

– Elle n'est pas méchante au fond et, si je lui parlais, je pourrais probablement lui faire entendre raison. Une bonne parole vaut mieux que dix remontrances, bien souvent.

– Oui, vous avez raison.

– Alors je peux la voir ?

– Venez avec moi.

Ils descendirent au sous-sol, là où se trouvaient les cellules.

Le sergent s'approcha de la grille.

– Janine Lemay.

Diane leva les yeux et reconnut Michel.

– Qu'est-ce que vous me voulez ?

– Quelqu'un pour vous.

– Michel !

– Bonjour, Janine.

Puis le journaliste baissa la voix :

– Félicitations, dit-il, tu as bien travaillé.

– N'est-ce pas ? À un certain moment, j'ai eu

peur qu'on renvoie ma cause.

– Moi aussi, Alors toujours décidée d'aller jusqu'au bout ?

– Évidemment. Il serait un peu tard pour reculer maintenant. Non, je ne crains rien, Michel tu peux partir tranquille.

– Oh ! je ne le serai pas tant que tu ne seras pas revenue. Écoute, Diane, si tu as besoin de moi, fais parvenir un mot au journal.

– Entendu. Oh ! Michel, je tiens à m'excuser, pour avant-hier. J'ai un peu brusqué les choses. J'aurais voulu m'excuser avant mais avec tous ces événements...

– Je n'y pense plus déjà. Je te souhaite bonne chance.

– Merci.

– Je vais beaucoup m'ennuyer de toi, tu sais. Et toi, tu vas penser à moi ?

– Certainement, je ne t'oublierai pas. Mais toi, tu verras, le temps va passer vite, monsieur Dupas va te tenir occupé.

– Je l’espère bien.

Le sergent s’approcha.

– Vous avez fini ? La voiture vient d’arriver pour les demoiselles et elles doivent partir.

– J’ai fini. Au revoir.

– Merci, fit Diane.

Michel s’éloigna la tête basse. Un policier apparut avec une liste.

– Celles que je vais nommer, placez-vous en ligne.

Il appela toutes les jeunes filles entre 16 et 21 ans environ. Plusieurs restèrent là.

Elle étaient envoyées à la prison des femmes.

– J’aimerais mieux aller là, fit Louise. Il paraît qu’on y est beaucoup mieux traitée.

Le policier ordonna :

– Suivez-nous.

Un des policiers ouvrit la marche. Les filles défilèrent une par une.

Elles sortirent dans la cour. Il y avait là une

voiture de la patrouille.

Elles prirent toutes places à l'intérieur, y compris les deux gardiens.

Diane jeta un coup d'œil par la fenêtre. Elle aperçut Michel, debout dans un coin de la cour, le regard sombre.

– Pauvre Michel. C'est regrettable mais il m'aime vraiment. Je l'ai pourtant prévenu. Je vais lui faire beaucoup de peine quand je lui annoncerai mon départ pour l'Afrique. Il n'est pas encore au courant.

On ferma les portes et un des policiers donna un ordre.

Le camion se mit en marche.

Dix minutes plus tard, la voiture s'arrêtait.

– Descendez une par une, ordonna l'un des policiers.

Encore une fois, l'un d'eux ouvrit la marche. Ils se dirigèrent vers une petite porte de côté.

La prison des filles semblait très accueillante. C'était un joli cottage, entouré de jardins.

Une haute clôture empêchait les détenues de sortir.

Quelques jeunes filles, toutes vêtues d'une robe bleue assez pâle, travaillaient dans le jardin.

Les jeunes files entrèrent à l'intérieur.

Le policier leur ordonna :

– Asseyez-vous ici et attendez.

Il passa dans un bureau. Quelques minutes plus tard, on appelait une des jeunes filles.

Puis ce fut le tour d'une autre et enfin, le policier cria :

– Janine Lemay !

– C'est moi.

Elle suivit le policier à l'intérieur du bureau.

Une femme aux cheveux gris, l'air assez sévère, vêtue d'une robe noire, était installée derrière le bureau.

Elle jeta un coup d'œil sur le dossier, ajusta ses lunettes et dévisagea la belle Diane.

– Janine Lemay.

– Oui, madame.

– C'est la première fois que vous venez ici ??

– Oui, madame. Espérons que ce sera la dernière. Nous le souhaitons toujours. Vous avez vingt ans ?

– Oui.

– J'ai ici une note du juge. Vous n'aviez pas de dossier, et pourtant, il vous a condamnée à trois mois. Vous vous êtes moquée de la Cour.

– Ce n'est pas de ma faute, s'ils n'entendent pas à rire. J'ai voulu faire quelques farces et il n'a pas aimé ça.

– Eh bien, Janine, j'espère qu'ici vous vous montrerez une bonne fille. N'oubliez pas que vos compagnes vous imiteront, surtout les jeunes. Espérons que vous leur servirez de bon exemple.

Diane demeurait silencieuse.

– Vous serez bien traitée, ici. Vous apprendrez à travailler mais si vous manquez à votre devoir, vous serez punie en conséquence.

– Je le sais, j'en ai entendu parler. Paraît

même qu'on punit même quand on fait notre devoir.

– Celles qui vous ont dit ça sont de mauvaises langues.

– Une peut-être mais pas à la quantité.

– C'est assez, mademoiselle.

Elle sonna.

– Mademoiselle Georgette, voulez-vous vous occuper d'une détenue ?

Elle ferma son appareil. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrait. Diane se retourna.

Une femme assez grosse, vêtue du costume noir, les yeux très sévères, les cheveux noirs, peignés lisses et ramenés à l'arrière, formant une toque, tel était le portrait de la fameuse Georgette.

– Voici le dossier de mademoiselle Janine Lemay.

Georgette prit le dossier et y jeta un coup d'œil.

– Tiens, tiens, une mauvaise tête ?

Elle fit signe à Diane.

– Vous allez venir avec moi, nous allons vous donner votre costume et vous indiquer votre cellule.

– Bien, mademoiselle.

Diane se tourna vers la directrice.

– Merci, madame.

Elle sortit avec Georgette.

– Je vous préviens, ma petite, je vous aurai à l'œil. Des filles comme vous, j'en ai déjà vues, compris ? Vous avez besoin de m'obéir.

– Je n'ai rien fait de mal.

– Non, de la prostitution et ensuite vous vous êtes moquée du juge. Eh bien, avec moi, les moqueries, ça ne prend pas.

– Vous n'entendez pas à rire ?

Georgette sourit ironiquement :

– Mais certainement. Mais vois-tu, ma petite, il y a bien des façons de rire. Moi, je ris à ma manière.

Elle ouvrit une porte et brutalement, poussa Diane à l'intérieur.

– Entre là et déshabille-toi. Fais ça vite, tu as compris ?

Et voilà, la seconde partie du travail de Diane allait commencer. Elle en verra de toutes les couleurs.

Réussira-t-elle à faire ouvrir une enquête sur les agissements des gardiennes de cette prison de filles ?

Et cette petite Louise, Diane pourra-t-elle l'aider ? Qu'advient-il du fameux oncle Ovide ?

Ne manquez pas, la semaine prochaine, la suite de cette histoire captivante, de Diane, la belle aventurière, un nouveau texte de Pierre Saurel.

Cet ouvrage est le 462^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.